

UDA

2008-2009

**Le monde en
pages**

Le Jardin des
plantes
de Boris Pahor



Animation de l'Atelier

Daniel Simon

I. La Slovénie et la littérature slovène

L'identité slovène est basée en grande partie sur la langue. Le plus ancien document en slovène date du XI^e siècle. Le premier livre, un catéchisme, fut imprimé en 1550, et la version slovène de la Bible fut traduite dès 1584.

Le plus petit État du monde slave, la Slovénie, a été incorporée successivement dans différents empires et les Slovènes ne purent utiliser librement leur langue dans l'administration qu'avec la conquête de leur pays (alors sous domination autrichienne) par Napoléon. Celui-ci fit de Ljubljana la capitale des Provinces illyriennes qu'il établit sur les territoires de l'actuelle Slovénie et de la Croatie (jusqu'à Dubrovnik) de 1809 à 1813. C'est également pendant ces années qu'apparurent les premiers signes d'un mouvement national slovène. La statue de Napoléon se dresse d'ailleurs sur la Place de la Révolution française à Ljubljana, avec des inscriptions en français, pour remercier l'empereur !

Indépendants depuis 1991 pour la première fois de leur histoire, les Slovènes sont particulièrement fiers d'avoir su préserver leur langue au cours des siècles de domination étrangère.

Une des principales particularités de cette langue est le « duel », cas unique dans les langues européennes modernes. Il s'utilise pour désigner deux personnes, deux objets ou animaux. Le pluriel commence à partir de trois.

Ce qui fait dire à l'écrivain Boris Novak : « La langue slovène est une des rares langues modernes à avoir maintenu le duel. Une forme grammaticale archaïsante : entre le singulier et le pluriel, il y a une forme spéciale utilisée pour parler de deux choses ou de deux personnes... Vous imaginez bien que cette forme joue un rôle spécial dans la poésie érotique. Entre deux déserts – le silence de la solitude représenté par le singulier et le tumulte de la masse représenté par le pluriel – il y a une oasis du chuchotement qui fleurit dans notre langue »

Littérature slovène¹

Les Slovènes sont très fiers de leur poète France Prešeren (1800-1849), dont la statue se trouve sur la place centrale de Ljubljana. L'hymne national est d'ailleurs la septième strophe de son poème Zdravljica (Le Toast). L'autre grande figure de la littérature slovène est Ivan Cankar (1876-1918) surtout connu pour ses nouvelles, mais qui fut aussi poète, dramaturge et homme politique !

Pendant la guerre 1940-1945, des éditions clandestines de poètes-partisans existèrent. Parmi eux, certains étaient anti-communistes. Dès les années 1930 déjà, et encore plus après la guerre et la victoire de Tito, se développe le mouvement du réalisme social et socialiste,

Parmi les poètes modernes, les figures essentielles sont : Janez Menart (1929-2004); Ciril Zlobec (1925-); Ivan Minatti (1924-); Gregor Strniša (1930-1987); Veno Taufer (1933-); Tomaž Šalamun (1941-); S. Makarovič (1939-); M. Dekleva (1946-); Milan Jesih (1950-); E. Fritz (1940-); Boris A. Novak (1953-). Certains vivent en Autriche et en Italie, comme Kokot, Smole et Kravos. La poésie slovène demeure d'une très grande vitalité, avec un nombre important de revues et de

¹ Un lien sur la littérature slovène (sélection de livres récents):

<http://www.mediatheques-cus.fr/pages/pdf/bibliography/Litt%C3%A9rature%20Slovene.pdf>

publications compte tenu du petit nombre d'habitants.

Dans les années 1960, les prosateurs se détachent progressivement du réalisme social imposé par le régime, par l'apport de thèmes nouveaux, d'une nouvelle vision de l'Homme, voire d'une poursuite de la tradition d'avant-guerre : Zdravko Slamnik (1932-1992); Lojze Kovačič (1928-); Andrej Hieng (1925-); Alojz Rebula (1924-); Boris Pahor (1913-), triestin, résistant interné par les nazis, traduit dans de nombreuses langues, qui jouit d'une renommée internationale. Parmi les expatriés, on peut citer K. Mauser (1918-1977), vivant en Argentine. Chez les Slovènes d'Autriche, le principal auteur est Florjan Lipuš (1937-).

Dans les années 1970, une nouvelle génération émerge, avec en tête Drago Jančar (1948-) dont « la maîtrise de la langue et l'intensité dramatique placent l'œuvre (...) au premier rang de la littérature slovène d'aujourd'hui ». [réf. nécessaire] Sont aussi notables : Rudi Šeligo (1935-2004); S. Vuga; A. Capuder, Franček Rudolf (1944-), etc.

L'édition slovène est une des plus dynamiques d'Europe (en nombre de livres édités par habitant), et de nombreuses traductions de livres étrangers sont disponibles.

II. Trieste, slovène et italienne et ... européenne

Trieste : annexée par l'Italie? Ou bien une ville italienne qui a retrouvé ses racines et son histoire? Le débat reste vif...

Trieste, une ville italienne

(...) Ainsi, après une période mouvementée mais qui a marqué un important progrès pour la ville (*de 1420 à 1792, la ville est vénitienne*), Trieste se referma sur elle-même et s'isola (*sous l'empire austro-hongrois*) mais maintint son caractère italien et au XVIIIe siècle, devenue port franc de l'empire, elle bénéficia du despotisme éclairé de Marie-Thérèse d'Autriche qui favorisa le renouveau de l'activité commerciale et financière, pendant qu'à la même époque, Venise connaissait le déclin. L'impératrice dota la cité de nouvelles structures sociales et suscita le renouveau urbanistique. Pendant la période française et la Restauration, une nouvelle classe moyenne développa d'importantes initiatives, telles que les industries qui ont caractérisé la ville et les compagnies d'assurances.

Toutefois l'irrédentisme était s'était mué en un puissant mouvement national et libéral qui poussait à l'union de la cité avec l'Italie. Celle-ci se réalisa en 1918 à l'occasion de la fin de la première guerre mondiale. Du point de vue économique, cette union ne fut guère profitable malgré l'éclosion de nouvelles activités industrielles, à cause de l'importante réduction de l'activité du port qui ne fut plus dès lors la porte principale vers le Nord-est de l'Europe. Après la seconde guerre mondiale, Trieste dut attendre la fin de 1954, grâce au traité d'Osimo, confirmé seulement en 1976, pour pouvoir retrouver son identité italienne sans avoir perdu une importante partie de son territoire provincial. (*cession à la Yougoslavie de Tito de tout l'arrière-pays, l'Istrie historique*).

Source : ouvrage d'histoire italienne (traduction personnelle ; les passages en italiques sont des explications ajoutées par le traducteur !)

*

* *

Petit port de pêche et de cabotage à l'origine, Trieste fut, du début du XVIII^e siècle à la fin de la Première Guerre mondiale, le principal port maritime de l'Empire austro-hongrois ; le chemin de fer le relie à Vienne dès 1849. Si les conditions nautiques étaient bonnes, le site, dominé par le plateau du Carso (Karst), n'a pas tardé à se révéler étroit pour une agglomération qui atteignait 250 000 habitants en 1914.

Après 1918, Trieste rédimée a souffert de sa situation géographique excentrique, tout comme des nouvelles conditions politiques et économiques de l'Europe centrale. De nouveau italienne en 1954 après être restée, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, ville libre contrôlée par l'O.N.U., elle est désormais contiguë à la frontière slovène. La volonté italienne d'empêcher son dépérissement s'est traduite par son raccordement au réseau autoroutier national et par la poursuite d'une industrialisation commencée sous le fascisme. Trieste a des constructions navales, une fonderie, une raffinerie de pétrole, des industries chimiques, métallurgiques, alimentaires. Le rôle de Trieste reste essentiel pour le stockage et le conditionnement des agrumes, du café, des vins. Sa fonction de transit vis-à-vis des États d'Europe centrale (Autriche en premier lieu) reste limitée par la concurrence des ports allemands. On a pu parler à son propos de « modernisation inefficace » ; mais le renforcement du rôle pétrolier semble, au début des années 1990, avoir préludé à une intégration européenne plus profitable.

Source : Encyclopédie Universalis

Trieste, une difficile identité slovène

1918 démantèle l'Autriche-Hongrie et attribue Trieste à l'Italie (*voir plus haut le point de vue italien*). Dès les premières années du pouvoir mussolinien la répression s'abat sur la population slovène de cette ville. En 1920 le Centre culturel slovène est incendié, ses archives et sa bibliothèque sont brûlées au pied du monument dédié à Verdi, la langue slovène est interdite dans les écoles et dans les lieux publics, les noms et les prénoms italianisés. En 1930 *Il popolo d'Italia*, journal fondé par Mussolini et dirigé par son frère Arnaldo, évoque ainsi le peuple slovène : « Un mélange d'hommes sans histoire ne peut pas posséder une nationalité. Est-ce que les punaises qui infestent un appartement ont une nationalité ? ». L'italianisation forcée aboutira à une véritable persécution des slovènes. Qui entraînera de leur part une résistance de plus en plus fraouche. L'engagement de Boris Pahor dans la résistance s'inscrira dans cette résistance slovène.

Le 1er mai 1945, les partisans communistes de Tito (IV^e armée yougoslave) entrent à Trieste aux cris de « Trst je naš », Trieste est à nous. Le lendemain, 2 mai, la 2^e division néo-zélandaise du général Bernard Freyberg entre également en ville. Les Yougoslaves y restent pendant 40 jours et assassinent beaucoup d'Italiens (fascistes et antifascistes) utilisant les foibe et même le camp nazi de la Risiera.

En 1947, le traité de Paris crée un « Territoire libre de Trieste » sous contrôle de l'ONU, coupé en deux zones, l'une anglo-américaine, avec 311 000 habitants comprenant la ville de Trieste (zone A), l'autre yougoslave avec 54 000 habitants et comprenant la ville de Capodistria (Koper), (zone B). La plupart de la population originaire (40 000 Italiens, mais aussi des Croates et Slovènes) abandonne la zone B entre 1947 et 1956, poussée par le climat de terreur yougoslave créé par les massacres des foibe et autres intimidations. Le 26 octobre 1954, la zone alliée (partie A) retourne à l'Italie.

La cession à la Yougoslavie de l'Istrie, qui comptait depuis des siècles une importante minorité d'Italiens, a causé un exode massif de ceux-ci vers l'Italie et particulièrement vers Trieste. L'arrivée de ces réfugiés hostiles à la république slovène a contribué à développer à nouveau un sentiment anti-slovène dans la ville.

Trieste et la langue slovène

Grâce aux écrivains Italo Svevo, Umberto Saba, Claudio Magris, la Trieste de langue italienne est depuis longtemps entrée dans l'histoire de la littérature mondiale. La Trieste de langue slovène y appartient également avec France Bevk (*La Langue intime*, Le Cerf), le poète Srečko Kosovel (traduit chez Seghers en 1965).

« Ulysse est né à Trieste », déclarait **Italo Svevo** en 1927, parlant de James Joyce, son ex-professeur d'anglais devenu son ami. Trieste est ainsi faite qu'elle engendre des écrivains et que des écrivains l'engendrent à leur tour. Les Français Charles Nodier, Stendhal, Chateaubriand, Jules Verne, mais aussi Rilke, Kafka et de nombreux Triestins se sont nourris du « mélange des noms italiens des rues, des noms slaves des enseignes, des inscriptions allemandes au front des monuments » (Valéry Larbaud). Phénomène plus clair encore si l'on sait qu'Ettore Schmitz a choisi le pseudo d'Italo Svevo pour célébrer l'Italie et la Souabe (svevo), qu'Umberto Poli a pris celui de Saba qui signifie « grand-père » en hébreu, et que beaucoup de ces auteurs ont une appartenance multiple : Scipio Slataper, slovaque et allemand, Giani Stuparich, père mi-slave mi-autrichien et d'origine juive, tout comme Giorgio Voghera. Quant à Boris Pahor, dont *Le Jardin des plantes* vient d'être traduit en français, il écrit en slovène. D'ailleurs, si en ville on parle le triestino, dialecte local très proche de l'italien, le plateau karstique qui surplombe la côte d'un à-pic de 400 mètres est bilingue slovène et italien, et Muggia, petit port de pêche voisin, s'exprime en dialecte vénitien !

Extrait de Dominique Gaulme, Trieste, mythe littéraire. *Le Figaro*, 09/11/2007²

Trieste, ville mythique, ville frontière de la littérature

Au Triestin **Claudio Magris**³ (ref) s'est imposée d'emblée comme thème de réflexion et d'écriture la recherche de son identité. Elle ne lui apparaît pas évidente, comme à tous les gens de cette région qui fit partie des Républiques vénitienne, austro-hongroise, slovène, avant de redevenir italienne en 1954. Tout au long de son oeuvre, Magris se tient sur la ligne Terpénétrier et se mélanger. Que ce soit une longue rêverie en descendant le Danube, une série de promenades dans la ville ou une recollection des grands écrivains triestins (Svevo, Umberto Saba, Boris Pahor, Stuparich, Slataper, Bazlen...), il ne cesse de se demander comment et pourquoi les femmes et les hommes de cette région n'ont jamais réussi à choisir complètement leur appartenance, comment ils ont fini par créer un mythe, un rêve, en se projetant dans des identités qui n'étaient jamais les bonnes, qui ne les recouvraient pas exactement : *Comme l'Autrichien de Musil qui était un Austro-Hongrois moins le Hongrois, c'est à dire le résultat d'une soustraction, le Triestin a lui aussi du mal à se définir en termes positifs ; il lui est plus facile de proclamer ce qu'il n'est pas que de décliner son identité.*

Extrait de *Frontières : coutures ou cicatrices*, éd. Bibliothèque départementale de la Mayenne,

² <http://www.lefigaro.fr/lefigaromagazine/2007/11/09/01006-20071109ARTFIG00243-trieste-mythe-litteraire.php>

³ Voir l'oeuvre de Claudio Magris et particulièrement, *Danube*, Folio, 1990, *Microcosmes*, Folio, 2000; *Utopie et Désenchantement*, Gallimard (L'Arpenteur), 2001. Lien vers ce texte :

<http://www.atmospheres53.org/docs/biblio.pdf>

Sur demande ... un long article de Gérard-Georges Lemaire, sur Trieste ville mythique, visitée et commentée en compagnie de Claudio Magris

III. Boris Pahor, l'autre chantre de Trieste, slovène et rebelle

Lire Boris Pahor c'est marcher dans Trieste. Dans ses romans nous arpentons la rue Carducci, la rue Mazzini en compagnie de Miya, Mirella, Riko; avec Verica, avec Vidka, avec Radko nous traversons la place Oberdan et la place Goldoni ; nous longeons le Corso, le Canal ; nous regardons le soir tomber sur le môle San Carlo au retour de l'île de Grado ; nous entendons les cliquètements du tramway d'Opcine.

Autour de la ville s'étendent les roches calcaires du Karst, nous les parcourons en le lisant. Nous sentons ce vent glacé qui souffle et qui s'appelle la bora. Elle s'engouffre sous les toits, les fenêtres, jusque dans la prison où se trouve enfermée Ema aux derniers chapitres de *L'Appel du navire*.

Ema, Danilo, Srečko, Drago, : la trilogie triestine nous a appris qu'ils continueront leur lutte pour défendre la langue slovène que le parti fasciste avait interdite dès son arrivée au pouvoir en 1922. À cette époque, on apprenait le slovène dans des salles de cours clandestines, en distribuer des abécédaires aux enfants était un délit, on dissimulait les œuvres écrites dans cette langue dans des boîtes en fer qu'on enterrait au fond de son jardin. Défendre la langue slovène c'était lutter contre le fascisme, certains en mourront.

Biographie sommaire

Boris Pahor, écrivain slovène est né le 28 août 1913 à Trieste alors appartenant à l'Empire d'Autriche-Hongrie. Trieste est sa ville, il y a toujours vécu, il y vit toujours

Tout enfant, en 1920, il assista à l'incendie de la maison de la Culture slovène ("Narodni dom", soit la "Maison du peuple"), par les fascistes italiens. Quand les nazis prirent le contrôle de la région en 1944, il rejoignit les rangs de l'armée de libération yougoslave. Arrêté, il fut déporté en Alsace (Natzweiler-Struthof), puis en Allemagne (Dachau et Bergen-Belsen).

La plupart de ses romans ont leur source dans cette épreuve. Il est aujourd'hui considéré comme l'un des écrivains slovènes les plus importants de son époque.

Il est révélé aux lecteurs de langue française par son récit majeur *Nekropola* (Le Pèlerin parmi les ombres, La Table ronde, 1990), où il narre son expérience des camps de la mort, puis par son roman *Printemps difficile* (Phébus, 1995).

Œuvres traduites en français (dates de traduction)

- ♦ Pèlerin parmi les ombres (La Table ronde, 1990)
- ♦ Printemps difficile (Phébus, 1998)
- ♦ La Villa sur le lac (Bartillat, 1999)
- ♦ Arrêt sur le Ponte Vecchio (Editions des Syrtes, 1999)
- ♦ Jours obscurs (Phébus, 2001)
- ♦ La Porte dorée (Le Rocher, 2002)
- ♦ Dans le labyrinthe (Phébus, 2003)
- ♦ Le Jardin des Plantes (Le Rocher, 2007)
- ♦ L'Appel du navire, (Phébus, 2008)

Les données biographiques sont maigres mais la vie de Boris Pahor se lit dans ses œuvres.

Boris Pahor a consacré à sa ville natale une « Trilogie triestine » : *Printemps difficile (1958)*, *Jours obscurs (1975)* et *Dans le labyrinthe (1984)*. Traduits en français par Antonia Bernard et parus chez Phébus en 1995, 2001 et 2003, ces romans forment une vaste fresque d'inspiration autobiographique qui retrace l'histoire de la ville et de ses habitants ainsi qu'une grave et douloureuse méditation sur le XXe siècle. Le personnage principal se nomme Radko Suban.

Jours obscurs entreprend une remontée vers l'avant-guerre et relate son abandon du séminaire, son service militaire en Libye et son engagement dans la Résistance qui a conduit à son arrestation par la Gestapo. Livré aux Allemands par des fascistes slovènes, il est conduit aux camps de la mort...

Largement autobiographique, qle roman nous plonge dans les heures les plus noires de la Deuxième Guerre mondiale :

Printemps difficile évoque les mois qui suivent sa libération du camp de Bergen-Belsen, arrivée à Lille puis à Paris parmi les hommes et les femmes qui marchent librement dans les rues, échange du vêtement à rayures contre un costume citoyen, désorientation, solitude, fatigues de l'incompréhension, maladie, admission dans un sanatorium français.

Dans le labyrinthe, conclusion de la trilogie débutée avec "Printemps difficile" et poursuivie avec "Jours obscurs", où l'on retrouve Radko Suban après l'épreuve de la guerre et des camps de la mort. Le héros retrouve Trieste et la paix, mais également de nouveaux combats à mener. Le récit reprend à la sortie du sanatorium, raconte son retour à Trieste dans l'appartement familial entre Noël et la Saint-Sylvestre 1946. Le père de Radko Suban travaille toujours au marché, sa mère trouve toujours refuge dans la religion, sa sœur Verica veut toujours être institutrice : rien n'a changé sinon que sa jeune sœur Vidka, affaiblie par les privations, va mourir. Et lui, Radko Suban, aux yeux de tous n'est qu'un chômeur de plus, à l'avenir incertain, sans métier ni projets. Les années de guerre et de révolte n'ont pas amélioré le sort des Slovènes de Trieste, pas supprimé les enjeux de pouvoir même si on avait pu croire que le combat commun mené contre les fascistes et les nazis ferait taire les différends entre les partis politiques, entre la classe ouvrière et la classe possédante, entre les Slovènes et les Italiens. Le statut de Trieste va devenir un objet de litige entre l'Est et l'Ouest, entre les Russes et les Alliés, entre le Kominform et Tito, sans jamais considérer que la communauté slovène est capable de choisir en « sujet souverain » son identité et son destin.

Arrêt sur le Ponte Vecchio. Ces nouvelles sont rassemblées en trois parties chronologiques : la période de l'entre-deux guerres, les camps, le retour des camps.

La Villa sur le lac. Comment revenir des camps d'extermination, comment retrouver une raison de vivre ? Dans cette fable, comme dans ses autres romans autobiographiques, l'écrivain triestin, qui fut lui-même déporté en 1943, fait du miracle amoureux la voie du salut.

L'appel du navire Trieste, ville autrichienne des côtes de l'Adriatique, a vu cohabiter et s'épanouir, pendant des siècles, de multiples cultures. Mais une fois intégrée au royaume d'Italie à la fin de la Première Guerre mondiale, la présence de plus en plus massive des fascistes, puis l'arrivée au pouvoir de Mussolini mirent un terme à cette douce entente. Tout ce qui était slovène devait disparaître. Dans les rues de Trieste, sur les collines de l'arrière-pays, la colère gronda, la jeunesse se souleva. C'est dans ce climat de révolte de l'entre-deux-guerres qu'Ema, jeune fille originaire du Karst, un plateau dominant la ville, rencontre Danilo sur les quais du port de

Trieste. Mûr et déterminé, il guidera les pas de la jeune fille sur les chemins tortueux de la résistance au fascisme, de la défense de la culture slovène, et sur celui non moins sinueux de l'amour.

La langue de Boris Pahor⁴

« Le duel slovène est-il une forme intraduisible ? Dans les romans de Boris Pahor, il donne aux dialogues ce tremblement de la voix, cette inquiétude, cette douceur sérieuse de la présence quand il s'adresse à l'autre. Dans *L'Appel du navire*, ils se nomment Danilo et Ema, les deux jeunes gens qui se parlent au duel autour de quoi s'enroulent le singulier incisif de la conscience et l'énergique pluriel du combat commun. »

*

* *

« La langue slovène que Boris Pahor illustre et défend dans chacune de ses œuvres est celle qu'on parle dans les rues de Trieste, sur les places, dans le port, le tramway, les écoles. C'est celle dans laquelle ont écrit Kosovel, France Bevk, Tomaz Salamun, Francè Preseren, Vladimir Bartol. Elle dit aussi bien le pain qu'on rapportera du marché et les rêveries qu'on se donne en allant à un rendez-vous amoureux, le chemin qui mène vers Kontovel à travers la pinède de Duino et les pêcheurs qui réparent leurs filets sur le port, les immeubles sous la pluie et la peur dans les locaux de la police. Elle le dit avec ses intonations, ses accents, ses respirations, écoutez-la ici, nous avons failli ne plus l'entendre, ne plus la lire ».

Sur l'œuvre de Boris Pahor

Boris Pahor Visions d'épouvante

Magazine littéraire N° 438 janvier 2005

Boris Pahor a toujours voulu être la mauvaise conscience de Trieste. Et cette conscience a l'âme slovène. Tout au long de sa vie, il a raconté ce versant obscur de la culture triestine qui s'est voulue italienne, pour le meilleur et le pire. Quand les nazis rattachent la ville au III^e Reich, il prend les armes. Arrêté, il fait un long voyage dans les camps de Struthof-Natzweiler, Dora, Dachau, Harzungen et Bergen-Belsen. La plupart de ses livres évoquent l'effroyable tourment qu'il a vécu dans tous ces lieux d'effroi. *Jours obscurs* (éd. Phébus, 2001), *Arrêt sur le Ponte Vecchio* (éd. des Syrtes, 1999), *La Porte dorée* (éd. Le Rocher, 2002) reviennent sur ces mois où la mort est un compagnon de voyage aux visages innombrables. Mais l'évocation de cette expérience est toujours traitée de manière fragmentaire, comme s'il lui était impossible de reconstituer ce périple hallucinant. Ce n'est que dans *Pèlerin parmi les ombres* qu'il tente de revenir sur ce passé et de tenter de le raconter à ceux qui, comme ces touristes qui se rendent dans les Vosges et voient l'ancien camp de Struthof, ne peuvent plus savoir ce que les déportés ont pu y vivre. En dépit d'une sorte de refus intérieur (« Non, je ne veux pas penser à ces images qui sont en moi, embrouillées et froncées comme une grappe sèche de raisins gâtés et moisis »), il est envahi par les bribes de souvenirs qui se sont gravées dans sa mémoire : « Il y a là deux baraques intactes ; et deux autres là-haut, près de l'entrée. Celle-ci servait de prison, c'est

⁴ Les extraits et citations sans autre référence proviennent de : *À propos de « Dans le labyrinthe »*, <http://remue.net/spip.php?article190>

pourquoi le silence qui y règne près de la porte ouverte ressemble à celui qui étouffait la baraque, quand, nous déplaçant sur les terrasses du haut, nous sentions sa présence sans la regarder. » Et bientôt, il recompose ces scènes qui sont celles de son *Inferno* et celui de ses compagnons. Boris Pahor éprouve une étrange satisfaction à constater que le microcosme des camps est incommunicable comme il éprouve le besoin de lui restituer sa dimension, sa substance, son odeur, son effroyable procession de visions d'épouvante au-delà de tous les cauchemars de l'humanité.

Gérard-Georges Lemaire

*
* *

André Clavel , Les fantômes de Trieste

Lire, 01/03/2008

Dans *L'appel du navire*, l'ombre du fascisme des années 1920 rôde. L'écrivain slovène Boris Pahor fait revivre la mémoire de son pays, bouleversé par l'histoire. Avec une émotion rare!

Le slovène est une langue mineure qui berce les rêves d'un écrivain majeur, Boris Pahor, dont le nom circule chaque année à Stockholm pour le prix Nobel. Eternel frontalier, rescapé de l'horreur, l'auteur de *Pèlerin parmi les ombres* est un vagabond de l'esprit qui vit dans les coulisses de l'Europe, à Trieste, la ville divinement fantomatique où se décalquent les visages de Joyce, de Svevo, de Saba. Lorsque Pahor y naquit, en 1913, dans la communauté slovène, ce paisible port de l'Adriatique était encore autrichien. Mais il n'allait pas tarder à être le théâtre d'une violence dont le jeune Boris fut à la fois le témoin et la victime. A l'école, ses maîtres commencèrent par lui interdire de parler sa langue maternelle, puis vint le temps des pogroms avant que les Chemises noires n'incendient la Maison de la culture slovène, en 1920, quand Trieste fut rattachée à l'Italie.

La descente aux enfers de Boris Pahor

Brimades, provocations fascistes, persécutions ethniques, c'est dans ce climat que grandit Pahor. Voici, par exemple, ce que la presse mussolinienne disait des Slovènes: «Un mélange d'hommes sans Histoire ne peut pas posséder de nationalité. Est-ce que les punaises qui infestent un appartement ont une nationalité?» Mais Pahor eut la force de résister à l'odieuse propagande, avant de rejoindre les rangs des réfractaires qui combattirent les nazis. Il fut alors arrêté par la Gestapo, et interné dans les camps de la mort entre Dachau et Bergen-Belsen, où il poussait les cadavres vers les portes des fours crématoires. Cette descente aux enfers, il l'évoque dans un témoignage bouleversant, *Pèlerin parmi les ombres*, traduit à La Table ronde en 1990. Et tout au long de son oeuvre très autobiographique, Pahor - qui s'opposa par la suite au régime titiste - ne cessera de rameuter les spectres d'un passé innommable, dans le sillage de Robert Antelme, d'Imre Kertész ou de Primo Levi.

Une ville déchirée entre l'Ouest et l'Est

Cette tragédie hante la fameuse «trilogie triestine» de Pahor, publiée chez Phébus. Le premier volet, *Printemps difficile*, est la confession d'un survivant - Radko Suban - qui traîne sa carcasse dans un sanatorium, après avoir échappé à la mort dans un camp d'extermination. On le retrouve dans le deuxième volet, *Jours obscurs*, mais, cette fois, il raconte sa jeunesse avant sa déportation, dans la Trieste des années 1930 «où toute parole slovène était proscrite en public». Timide, fauché,

poussé par le Ciel à étudier la théologie, le héros de Pahor échouera dans l'armée italienne, combattrà en Libye, rentrera au bercaïl, rejoindra la résistance et finira à Dachau.

Le dernier volet de la trilogie, *Dans le labyrinthe*, débute en décembre 1946. Radko, l'alter ego de Pahor, rejoint sa Trieste natale. On y a allumé les lampions de l'espérance, mais, lui, n'est plus qu'un somnambule, une épave que la tempête a jetée sur le rivage. Quant à Trieste, elle reste déchirée puisqu'elle sera - jusqu'en 1954 - l'enjeu d'un funeste marchandage entre l'Est et l'Ouest. C'est dans cette «souricière» que Radko devra réapprendre à vivre. Sans adhérer ni aux beaux discours des Alliés, ni à l'idéologie communiste qui promet des avenir trop radieux pour être crédibles. Triste retour dans cette ville des confins où Radko va devoir assumer sa condition de dissident, d'exilé de l'intérieur. Comme Pahor, le Thésée d'un siècle meurtri qui, d'une voix nostalgique, malgré ses tourments, chante la beauté crépusculaire de Trieste, cette fée que les vents de l'Adriatique font danser sur la grève.

«Bien sûr, Radko Suban me ressemble. Inventer un personnage, écrire à la troisième personne, cela permet de dire plus de choses que la simple autobiographie car on est débarrassé d'une certaine pudeur», explique Pahor, l'infatigable ambassadeur d'une Slovénie longtemps introuvable. «En devenant européen, poursuit-il, ce pays a retrouvé l'unité de son peuple. Petit Etat, mais avec une industrie et une culture développées, la Slovénie peut désormais jouer son rôle de trait d'union entre le monde latin, germanique et slave. Elle a sa place dans le magnifique pluralisme humain de l'Europe: on va donc peu à peu cesser de l'ignorer, de la considérer comme minoritaire.»

D'un livre à l'autre, Pahor s'escrime à remettre à flot la culture slovène, dont les parfums ont bercé son enfance dans la Trieste des années 1920-1930. C'est là que se situe l'admirable Appel du navire, un roman où rôdent les fantômes du fascisme, à la veille de la Seconde Guerre mondiale. A Trieste, plus rien ne bouge. La peur étouffe les âmes et les corps. Sur la façade baroque de l'hôtel de ville, les ombres s'épaississent peu à peu. Au bout de la jetée déserte, une femme marche, s'assoit sur un banc de pierre, observe une voile blanche qui semble lui faire signe, là-bas sur l'horizon. Cette femme, c'est la tendre Ema, une jeune Slovène dont le coeur est en cale sèche. Ema, qui rêve de prendre le large et de s'embarquer vers quelque Cythère en écoutant «l'appel du navire», pour oublier ces Chemises noires qui s'agitent dans les rues.

Tout en évoquant une époque qui s'apprête à être la proie de l'abomination, Pahor réussit merveilleusement à mêler la peinture des paysages et celle des êtres: la même amertume les habite. Quant à son héroïne, elle semble deviner que la barbarie a frappé à la porte de l'Histoire. Inquiète, désespérée, elle déambule inlassablement dans Trieste. Où on la prend pour une prostituée. Et où la police mussolinienne persécute la communauté slovène, cette pestiférée dont il faut éradiquer la mémoire et les traditions.

Et lorsque Ema rencontrera Danilo, qui se bat contre les fascistes, elle entrera aussitôt en résistance, elle aussi. Sa mission? Fournir clandestinement des livres aux petits Slovènes, dans les écoles, afin qu'ils ne perdent pas leur identité et qu'ils conservent l'essentiel - le trésor de leur langue. Ecrit au carrefour du collectif et de l'intime, L'appel du navire démontre, avec une puissance visionnaire éblouissante, que «la lutte politique pour la liberté trouve sa source dans l'amour» comme dira Ema. Sa confession est un grand moment de littérature, l'histoire poignante d'une naufragée qui grappille sa part d'utopie au coeur de la tourmente. Cette naufragée-là ressemble à Pahor, le colporteur de lumière dans un siècle de ténèbres.

IV . « Le Jardin des Plantes »

Pour comprendre *Le Jardin des Plantes*, il est peut-être intéressant d'avoir lu *La porte dorée*. Il ne s'agit pas d'une suite, mais la trame romanesque est éclairante. De *La Porte dorée*, un critique écrit :

Un roman sur le mal absolu traité à travers la correspondance entre un écrivain slovène de soixante-cinq ans, Igor Sevken, et une jeune femme de trente ans, Lucie Huet. Tous deux ont vécu l'expérience du mal : l'un s'est trouvé dans les camps d'extermination du régime nazî, l'autre a été victime de la passion incestueuse de son père.

Le Jardin des Plantes : Boris Pahor ou l'amertume de Trieste

Comment ne pas regarder ce nouveau roman du grand écrivain slovène comme une autobiographie ? Mais il faudrait alors parler d'une autobiographie transposée et décalée, d'autant plus que le noeud de cette fiction n'est pas l'écrivain Igor Sevken, le double supposé de l'auteur, mais Trieste.

Cette ville a été « inventée » par les écrivains qui y ont vécu : Svevo, Joyce, Stuparich, Slataper, Saba, Tomizza, Voghera, Magris et tant d'autres encore. Mais la Trieste qui a été rattachée à l'Italie en 1918 est pluriculturelle. L'italianisation de ce grand port de l'Autriche-Hongrie s'est traduite par une discrimination à l'encontre de sa population slovène. Le fascisme en est l'artisan. Mais l'enchaînement tragique des événements (la désastreuse guerre balkanique engagée par Mussolini, la résistance, le rattachement au III^e Reich, la libération par les forces titistes, la création des deux zones jusqu'au milieu des années cinquante) ne fait que renforcer ces tensions entre les deux communautés.

Pour Sevken, Trieste est une sorte d'abcès tragique de l'histoire qu'il veut faire mieux connaître au monde. Il mène des recherches à la Bibliothèque nationale à Paris. Ses fréquents séjours parisiens ne sont pas seulement motivés par sa quête obstinée des aspects enfouis de l'histoire de sa ville natale. Il a depuis longtemps une liaison avec une femme bien plus jeune que lui, Lucie Huet. C'est une histoire d'amour passionnelle, difficile, intense et déchirante à la fois. Et l'auteur la raconte en décrivant des spirales qui s'entrecroisent. Et dans ce puissant mouvement hélicoïdal nous révèle non seulement les déchirements intérieurs des deux amants, mais aussi découvre leurs drames respectifs. Elle fut violée à sept ans par un être qu'elle adorait, son grand-père. Lui a connu les drames du maquis, l'horreur des camps et toutes les espérances déçues d'une après-guerre où personne ne voulait s'intéresser au destin d'une ville frontalière ni à son déclin économique.

Peu à peu l'on rencontre de grandes figures de la littérature slovène, comme l'immense poète Kosovel, la romancière Marica Nadlich, auteur de *Fata Morgana*, le camp de concentration italien de l'île de Rab et la vie épouvantable des hommes et des femmes qui y ont été internés, le château de Duino, refuge de Rilke, où le héros va à son tour écrire, et puis ces Français qui sont venus à Trieste et l'ont peu aimée, comme Nodier, Chateaubriand ou Stendhal, qui y fut brièvement consul et y écrit des lettres bien décevantes.

Véritable testament moral et intellectuel, ce beau livre de Pahor, qui est d'ores et déjà célèbre pour *Pèlerin parmi les ombres*, la *Villa sur le lac* ou la *Porte dorée*, est sans doute la meilleure clef d'une ville légendaire et qui se nourrit de sa légende. Cette fois personne ne pourra plus ignorer « Trieste la malheureuse », une « ville avec deux âmes... ville d'amertume ».

Gérard-Georges Lemaire

En guise de conclusion

L'œuvre de Boris Pahor

Chacun de ses livres est traversé par les mêmes interrogations : qu'en est-il de la place et de la reconnaissance de l'individu dans les différents milieux (familial, social, politique) auxquels il appartient, qu'en est-il de son intégrité (physique, intellectuelle, affective) et des conditions de sa survie quand il est happé, plongé, basculé volontairement ou non dans une expérience qui le dépasse et une situation qui l'ignore et le néglige en tant qu'individu, qu'en est-il du souvenir et de l'oubli, du jugement et de la vengeance, qu'en est-il de la littérature dans une communauté menacée, existe-t-il une échelle des douleurs humaines ?

Boris Pahor répond en témoignant sans cesse d'une bonté et d'une tendresse qu'aucune épreuve n'aura détruites, avec cette confiance qu'accorde à ses lecteurs un grand écrivain.

Gérard-Georges Lemaire

Un poème éclairant

*Boris Pahor cite souvent dans le roman le poète slovène **Kosovel**. Ce poème ne fait-il pas écho au livre ?*

De toute façon
En ces temps difficiles,
Que l'âme exulte ou pleure,
Que le cœur saigne,
Que j'agonise libre ou prisonnier,
Saoul de désespérance
Ou tendant au bonheur,
Tout est vain, en vain.
Nous vivons et nous mourrons
En ces temps désordonnés,
À la vie nous avons résisté,
Mais elle nous est passée sur le corps.

(Kosovel)

Boris Pahor : «Son étonnante Calypso»

© Boris Pahor

23/07/2008 | Mise à jour : 15:02 | [Ajouter à ma sélection](#)

Pendant l'été, chaque jour, un grand écrivain étranger offre une nouvelle inédite commençant par la même phrase de «L'Odyssée» d'Homère.

«Ulysse prit le sentier rocailleux qui monte à travers bois, du port vers la falaise. Il allait à l'endroit qu'avait dit Athéna...»

Je crois que le mieux est de l'appeler Adrien, étant donné son lieu de naissance, une ville au bord de la mer protégée par une côte rocheuse. Celui-ci aimait particulièrement cette partie de la ville qu'il voyait comme un magnifique jardin, comme un verger, alors que la ville elle-même était plus connue comme grand port franc où accostaient des navires venus des quatre coins du monde.

C'est dans cette belle ville où se mêlaient les parlers de toutes les contrées de l'Europe centrale et des Balkans que naquit notre Adrien, qui cependant, enfant, n'a pas eu accès à la richesse du port natal, car peu de temps après sa naissance éclata le conflit qui se propagea ensuite sur le continent tout entier. C'est encore un auteur français qui qualifia de la manière la plus juste cette époque, en parlant lui-même : «J'ai grandi avec tous les hommes de mon âge au son des tambours de la Première Guerre et notre histoire depuis n'a cessé d'être meurtre, injustice et violence.»

Cette violence, notre Adrien la ressentit dès son plus jeune âge, même sans prendre part au grand conflit, mais il eut à partager ses conséquences, car sa ville fut soumise à un autre potentat, à des gens qui portaient des chemises noires et ne supportaient pas qu'une langue différente de la leur eût cours dans la ville, comme c'était le cas auparavant. L'injustice y étendit son règne, et bientôt le meurtre, car on fusilla les hommes courageux qui s'étaient révoltés contre cette injustice inouïe.

Pour notre jeune homme commença alors une longue période de vagabondage : d'abord des années d'éloignement de chez lui, puis des années de retours répétés dans la ville natale. Comme il n'arrivait pas à s'intégrer dans un système qui exigeait de lui de devenir un autre homme utilisant une nouvelle langue, il se conduisait comme un somnambule, de sorte qu'on l'envoya au séminaire où il devait être aidé dans ses études. C'est là qu'il devint lycéen pour de bon, car ses amis, plus cultivés, lui expliquèrent de quelle manière le grand État osait écraser un autre peuple, le forcer à utiliser une autre langue, le priver de ses droits nationaux à l'aide des lois, de la police et des prisons. Et là il cessa d'être somnambule en même temps qu'il découvrit qu'il n'était pas sur la bonne voie, d'autant que la hiérarchie ecclésiastique s'était elle-même soumise au pouvoir du noir dictateur, ce qui lui fut insupportable.

Il partit au nom de la liberté et de l'amour. En ce qui concerne ce dernier, il entra dans une bande d'étudiants dans laquelle la blonde Cvetka jouait de l'accordéon et montrait de l'intérêt pour lui, et lui, timide, ne sut pas lui révéler ses sentiments. Néanmoins, elle fut pour lui la vestale qui gardait le lien avec le rivage de ses pères lorsqu'il se trouvait au loin. Soldat, il fut envoyé dans les colonies, en Libye, puis en Cyrénaïque. Vint le second conflit mondial. Et même si la défaite de Paris le bouleversa, il était soulagé de savoir que ni lui ni ses camarades ne seraient obligés de tourner leurs canons en direction de la Tunisie. Ce serait bien pire de tirer contre les alliés que de dormir sous les tentes aux matelas infestés de puces, aussi nombreuses que les grains de sable, ou de se priver maintes fois de déjeuner alors que souffle le terrible ghibli et qu'au fond de la gamelle il y a un doigt de sable, car la cuisine se fait dehors. Mais tout cela n'est que vétille devant le fait qu'on l'emmène, lui, homme privé de droits fondamentaux, en passant par la Grande Syrte, vers les champs de bataille en Égypte. Heureusement, il put rester à Benghazi, où il trouva refuge à la bibliothèque, malgré les attaques aériennes quasi quotidiennes et les palmiers déchiquetés, et il put passer avec succès les examens du baccalauréat, étant donné que ceux du séminaire n'étaient pas validés officiellement. Il y était question d'épopées grecques, de Didon, d'Ulysse, d'Antigone ou de Socrate, mais tout autrement qu'en terminale. Étudier ainsi sous les bombes le rendit malade, il se retrouva à l'hôpital, avec des blessés et des invalides qui marchaient en longue procession sur la jetée où ils étaient embarqués sur un navire sanitaire. Il voyagea ainsi avec eux sur les gosses vagues de la Méditerranée, à moitié guéri de la jaunisse, se rebellant avec ses compagnons en casques coloniaux, alors que les autorités prévoient de leur raser le crâne par crainte des poux ;

et il était content en revoyant la côte de la Campanie. Pour nombre d'entre eux c'était Ithaque la blanche, alors que lui, il avait devant lui encore un mois de quarantaine, avant de traverser la botte italienne dans toute sa longueur, pour atteindre la ville protégée par les hautes falaises.

Puis c'était un mois en pyjama gris d'hôpital, mais un mois au milieu d'orangers qui étanchèrent de leur jus sucré la soif qu'éprouvait chacune de ses cellules dans la chaleur africaine. C'étaient des semaines d'oasis, d'oubli des batailles, où il sortait de son havresac les livres les uns après les autres pour s'adonner au plaisir de revoir des passages qu'il expliquerait devant le sévère examinateur, puis il prenait son cahier où il notait certaines impressions et citations, comme celle qu'il connaissait par cœur mais qu'il ne cessait de se répéter depuis qu'il avait pris conscience du mal du XXe siècle, siècle des dictateurs.

L'arrivée de l'infirmière de la Croix-Rouge annonçant que le ministère avait annulé le décret de rasage des têtes fut accueillie dans la joie générale. Ce n'étaient que cris de victoire, qui avaient pour Adrien en plus une signification symbolique, car il était sûr que la marche des événements allait balayer le régime romain et que lui-même ferait partie un jour des combattants pour la liberté. Athéna, sa bonne étoile, ne s'occupe probablement plus des Terriens, se dit-il, mais comme elle le faisait jusqu'à présent, elle allait intercéder pour lui.

Il essayait de s'en persuader, en visite sur le rivage natal où il servit d'abord d'interprète auprès des prisonniers de guerre de la Yougoslavie déconfite, puis auprès des Français, jusqu'au jour où il subit le chaos survenu le 8 septembre, jour de la chute du pouvoir romain et où tout ce qui portait l'uniforme s'enfuit devant les troupes allemandes qui cueillaient à bras raccourcis les fuyards pour les envoyer de Vérone et par le col du Brenner en Allemagne, par le chemin le plus court.

Caché dans une ferme, il attendait que l'atmosphère se calme et quand le fils des fermiers revint sain et sauf du territoire yougoslave, où les partisans avaient permis à tout le monde de partir, il prit sa décision. Il était fermement décidé à aller rejoindre les combattants pour la liberté, mais il attendrait quelques jours, car bien qu'on fût en septembre l'atmosphère était encore estivale et dans les vignobles, protégés par les rochers, les gens faisaient les vendanges, il se joignit à eux, incapable de résister à la tentation. Puis il reçut la visite surprise de sa petite sœur Ljubka, accompagnée de son amie Tanja, qui lui était proche depuis des années. Elle s'étonna : «Pourquoi veux-tu y aller ? Ne faut-il pas que nous nous organisions pour nous battre pour la liberté juste là où nous avons été abaissés et méprisés ?» Voilà une remarque sensée. Il avait peur, mais à y réfléchir, on aurait du mal à le découvrir parmi les illégaux dans sa ville natale. C'est ainsi qu'il redescendit à la mer et se mit à vivre avec les réunions et les initiatives secrètes, tout en prenant soin de terminer ses études. Il rencontrait Tanja, dont le mari était en prison, elle lui rendait des visites, lui écrivait fidèlement. Leur relation se transforma tout de même, on ne savait pourquoi, de sorte qu'un jour un baiser fut échangé entre elle et Adrien, un baiser qui était loin d'être uniquement amical. Il réfléchit et refusa d'agir de façon malhonnête, ne se montrant plus pendant longtemps. Mais quand un jour ils se rencontrèrent par hasard devant la poste centrale, elle lui en fit reproche, après qu'il lui eut révélé son amour. Cet amour inattendu en plein milieu d'une atmosphère effrayante était pour les deux le refus de l'anéantissement, jusqu'au jour où un collaborateur dénonça Adrien à la Gestapo. Celle-ci l'envoya avec six cents autres prisonniers à Dachau.

L'année de son séjour dans l'univers des fours crématoires ne peut pas être décrite, seuls les tableaux de Zoran Music pourraient peut-être en donner une image, mais la description de l'état psychologique des prisonniers politiques mourant de faim et de maladies, même une plume

expérimentée aurait du mal à s'y attaquer. Avec sa connaissance des langues notre Adrien réussit à travailler dans les baraques destinées aux malades. Il était interprète, aide infirmier, auxiliaire du détenu chargé de transporter les squelettes trépassés. Dormant avec ses malades, il en attrapa la tuberculose. Mais certainement le pire qui pouvait échoir au prisonnier était le transport de tout ce qui avait figure humaine, que ce fût vivant ou juste un squelette, entassé dans des ribambelles de wagons découverts. Comme le dernier, qu'il avait déchargé dans une caserne désaffectée à Bergen-Belsen. Plus tard, quand les troupes anglaises ont libéré ce qui restait après cinq jours de voyage sans nourriture ni boisson, même des cas d'anthropophagie apparurent. Lorsque les deux aides infirmiers français décidèrent de ne pas attendre les ordres mais partirent de leur propre initiative, il se joignit à eux. Il voyagea en partie à pied, en partie sur la plate-forme des camions, enveloppé d'une bâche, et gagna la frontière hollandaise, puis Paris en train, puis sa banlieue.

Au sanatorium de la Croix-Rouge, où fut soigné son poumon malade, pendant longtemps il ne s'intéressa pas à ce qui se passait autour de lui, la catastrophe des deux bombes atomiques ne présageait rien de bon pour le monde d'après-guerre. Il apprit que sa ville n'avait pas retrouvé le calme, les troupes yougoslaves qui l'avaient libérée durent la quitter et les Alliés prirent le pouvoir. Les communistes se joignirent à eux, manifestèrent. Non, le retour chez lui ne lui disait rien. Il apprit aussi que Tanja et son mari, qui était sorti de prison, périrent dans un attentat, chez eux, alors qu'ils recevaient la visite d'un ami. Cette attaque mystérieuse avait eu lieu après sa sortie de Dachau.

Pour échapper à tout le mal du passé, il essayait d'en faire abstraction, de vivre dans l'assoupissement qu'exigeait son organisme. Il repensa au jour où, après avoir sauté du wagon, il montait la pente raide, impatient d'être enfin sur le sommet où Tanja l'attendrait, sûrement et fidèlement. Et il essayait d'imaginer l'expression de son visage ; mais arrivé au sommet, il ne l'y trouva pas, seules les maisons du village demeuraient silencieuses sous le soleil.

Il fut alors réveillé par l'infirmière Arlette, venue avec des thermomètres dans un verre.

«J'ai interrompu vos beaux rêves», dit-elle, gênée.

«Mais non», murmura-t-il, tout en prenant lentement conscience d'être loin de chez lui.

Arlette scrutait la chambre, le regard baissé.

«Ici, tout est si calme», conclut-elle, «alors qu'à Paris on danse et on chante.»

Il se souvint brusquement qu'on était le 14 juillet, qu'elle passait dans les chambres des malades pendant que d'autres s'amusaient.

«Vous êtes venue comme ambassadrice de la liberté», dit-il joyeusement, comme pour la consoler.

«Vous m'attribuez une bien grande importance», dit-elle d'un air plus gai.

«Peut-être», reconnut-il, «mais il est vrai aussi que j'essaie, depuis mon enfance, de m'imaginer comment on se sent quand on est libre.»

Une personne frappa à la porte, coupant court à leur conversation, mais ils la poursuivirent par la suite, chaque fois qu'elle revenait avec ses thermomètres, puis lors des promenades, pendant son

temps libre. Elle émettait des jugements intelligents sur les livres qu'elle lisait. Avec les cheveux qui dépassaient du foulard, il avait l'impression de se trouver près d'une blonde lycéenne tout juste sortie d'un camp de scouts. Et peu à peu il délaissait la mort pour croire à la jeunesse d'Arlette, et il cherchait, sans s'en rendre compte, le contact de la nature en même temps que celui de ses lèvres, qui l'accueillirent volontiers. C'était la bénédiction du printemps.

Et c'est ainsi qu'il repoussait son retour chez lui, alors que sa famille l'attendait avec impatience ; il était déjà presque guéri, mais il n'arrivait pas à imaginer de se séparer d'Arlette.

Un jour il lui avoua, heureux : «Tu es ma Calypso.»

Elle protesta, malicieuse : «La comparaison avec Ulysse ne tient pas. Toi, tu n'as nullement besoin d'une Athéna qui prendrait ta défense, et moi, je ne t'empêche pas de partir, j'irai en ta compagnie, comme nous l'avons dit, dans cette ville qui ressemble à un jardin sous la haute falaise.»

«Tu es ma Calypso», répéta-t-il, «ma merveilleuse Calypso.»

Traduit du slovène par Antonia Bernard

<http://www.lefigaro.fr/livres/2008/07/17/03005-20080717ARTFIG00540-boris-pahor-son-etonnante-calypso-.php>

et, pour terminer, la voix de Boris Pahor :

- [Rencontre avec Imre Kertész et Boris Pahor](#) , samedi 17 janvier 2009 (fichier mp3 en téléchargement)

http://www.theatre-odeon.fr/fr/la_saison/present_compose/archives_sonores-p-701.htm